NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 Nº 9 1965

La tempête apaisée

Xavier LÉON-DUFOUR (s.j.)

p. 897 - 922

https://www.nrt.be/fr/articles/la-tempete-apaisee-1551

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La tempête apaisée *

Le miracle de la tempête apaisée est l'un des épisodes les plus connus de l'Evangile. Il est proclamé par l'Eglise chaque année dans le temps qui suit l'Epiphanie ; il ne manque pas d'être rapporté dans les Vies de Jésus. Embarqué avec ses disciples sur le lac de Tibériade, Jésus, épuisé de fatigue, dort sur un coussin à la poupe. Une bourrasque s'élève brusquement. Réveillé par les disciples affolés, Jésus calme d'un mot la tempête et réprimande les disciples pour leur crainte [1].

Dès la fin du IIe siècle, cet épisode a paru significatif. On ne se contentait pas d'admirer la toute-puissance de Jésus qui domine même les éléments déchaînés ; on voyait une analogie entre la situation présente et la conjoncture vécue alors. L'Eglise est un navire assailli par la tempête sur les flots du monde ; elle doit avoir confiance, car elle ne peut sombrer : ne porte-t-elle pas Jésus aux hommes ? Les puissances infernales ne prévaudront point contre elle [2]. Cette interprétation séduisante est-elle fondée sur les textes ?

---

* Cet article reproduit l'une des neuf *Etudes d'Evangile*, ouvrage où nous proposons une application des principes méthodologiques esquissés dans *Les Evangiles et l'Histoire de Jésus* (collection « Parole de Dieu »), Le Seuil, Paris 1963. Les *Etudes d'Evangile* paraissent incessamment au Seuil dans la même collection « Parole de Dieu ».

1. Nous ne connaissons pas d'étude détaillée de la péricope. Voir cependant, dans l'ouvrage collectif *Überlieferung und Auslegung im Matthäus-Evangelium*, Neukirchen 1960, les contributions de G. Bornkamm, p. 48-53, et de H. J. Held, p. 189-192, 253.

2. Tertullien, par exemple, lit dans les récits de la tempête apaisée le symbole de l'Eglise : « Cette barque préfigurait l'Eglise qui sur la mer, c'est-à-dire dans le monde, est secouée par les vagues, c'est-à-dire par les persécutions et les tentations, tandis que dans sa patience le Seigneur semble dormir, jusqu'à ce que, éveillé dans les derniers temps par les prières des saints, il maîtrise le monde et rende la sérénité aux siens » (*De Baptismo*, XII, 7 ; *P.L.* 1, 1214).

MATTHIEU 8	MARC 4	LUC 8
[18] Or Jésus, voyant des foules nombreuses autour de lui, ↓ donna l'ordre de partir *sur l'autre rive...*	[35] Et il leur dit en ce jour-là le soir venu : Passons *sur l'autre rive.*	[22] Or il arriva qu'en l'un de ces jours, il monta dans une barque, ainsi que ses disciples. Et il leur dit : Passons *sur l'autre rive* du lac. *Et* ils gagnèrent le large.
[23] *Et* lorsqu'il fut monté dans la barque, ses disciples le suivirent.	[36] *Et,* ayant laissé la foule, ils l'emmenèrent comme il était. Et d'autres bar- ques étaient avec lui.	
[24] *Et* voici,	[37] *Et*	[23] Or, tandis qu'ils naviguaient, il s'endormit.
↓ **lui cependant dormait** il se produisit un grand ébranlement	↓ **il était en train de dormir.** il se produit un grand tourbillon	
dans la mer,	de vent, et les vagues se jetaient sur la barque de sorte que déjà la barque s'emplissait.	*Et* un tourbillon de vent fondit sur le lac.
de sorte que la barque était cachée par les vagues. Lui cependant	[38] Et lui était à la poupe sur le coussin en train de dormir.	Et ils faisaient eau. Et ils étaient en péril.
dormait.	Et ils *l'éveill*ent et ils lui *dis*ent :	↑ **il s'endormit**
[25] Et, s'étant approchés, ils *l'éveill*èrent, *dis*ant : Seigneur, Sauve ! *Nous périssons !*	Maître, cela ne te fait rien que *nous périssions !*	[24] Or, s'étant approchés, ils *le réveill*èrent, *dis*ant : Maître ! Maître ! *Nous périssons !*
[26] Et il *leur* dit : Pourquoi êtes-vous peureux, [gens]de peu de *foi ?* Alors, se mettant debout, il *menaça les vents* et la mer.	↓ **40 pourquoi êtes-vous peureux ?** **... pas encore de *foi* ?** [39] Et s'étant réveillé, il *menaça le vent* et il dit à la mer : Silence ! Tais-toi ! Et le vent tomba.	[25] ↓ **où est votre *foi* ?** Or lui, s'étant réveillé, *menaça le vent* et le tumulte de l'eau. Et ils s'apaisèrent.
Et il se fit un grand *calme.*	*Et il se fit* un grand *calme.*	*Et il se fit* [le] *calme.*
↑ **Pourquoi êtes-vous peureux,**	[40] Et il *leur* dit : Pourquoi êtes-vous peureux ? N'avez-vous pas encore de *foi ?*	[25] Or il *leur* dit :
[gens] de peu de *foi* ? [27] Et les hommes	[41] Et ils furent saisis d'une grande crainte. Et	Où est votre *foi ?* Saisis
s'émerveillèrent, *dis*ant : Quel *est celui-ci,* *que même* les *vents* *et* la mer *lui obéi*ssent !	ils se *dis*aient entre eux : Qui *est*-il donc *celui-ci,* *que même* le *vent* *et* la mer *lui obéi*(ssen)t !	de crainte, ils s'émerveillèrent, *dis*ant entre eux : Qui *est* donc *celui-ci,* *que même* aux *vents* *et* au flot il commande, et ils *lui obéi*ssent !

Récit historique ou récit mythique ?

De nos jours encore, les croyants adoptent spontanément cette manière de voir ; mais leur mentalité n'est plus exactement la même que celle de leurs Pères dans la foi. Ceux-ci ne mettaient pas en doute la réalité de l'événement ; ils en scrutaient davantage la portée afin de se fortifier dans leur existence de chrétiens. Pour nous, qui redoutons de laisser notre foi reposer sur des légendes, nous accueillons bien le symbole, si toutefois nous avons pu démontrer qu'il est le sens d'un événement historique bien attesté. Les textes seront abordés avec plus de sérénité, si nous n'esquivons pas la question.

En présence d'un « miracle » qui est comme une déchirure dans la trame de l'univers, l'homme moderne se montre réticent. Disposé à admettre la mise en jeu de facteurs psycho-somatiques activant le processus d'une guérison, il se récrie devant tout ce qui semble transgresser le déterminisme des lois physico-chimiques, auquel il réduit volontiers la « nature » : celle-ci garde à ses yeux une consistance certaine et obéit à des principes immuables. Comment accepterait-il qu'un homme ait pu, sans recourir à des moyens techniques appropriés, marcher sur l'élément liquide, multiplier les pains, apaiser d'un mot une tempête ? Ou alors, avec la loyauté de certains rationalistes du début de ce siècle, s'il n'oppose pas une fin de non-recevoir au fait rapporté par les témoins, c'est pour en donner une explication « naturelle » : ici, le vent serait tombé « par hasard » au moment même où Jésus lui en donnait l'ordre. « Assurément ce n'est point là un miracle, mais un concours de circonstances surprenant, peut-être même banal [3]. »

En fait, à cette explication rationaliste, certains critiques actuels préfèrent une interprétation qui replace le récit évangélique dans l'univers du mythe. Attentifs aux influences étrangères, surtout hellénistiques, qu'ont pu subir les évangélistes, ils opèrent du miracle une réduction de type mythique. Dans l'histoire des religions les légendes drainant des faits semblables ne manquent pas : les chrétiens des origines n'auraient-ils pas transposé ces histoires merveilleuses dans le registre de leur propre foi ?

Devant ce type de réduction, apparemment scientifique, l'historien reste en garde : ces rapprochements ne sont-ils pas superficiels, ces réductions prématurées ? Il cherche d'abord à défendre la réalité de l'événement en faisant appel à des témoins qualifiés. Faute de ces témoignages, il procède à une démonstration indirecte : en confron-

3. J. Weiss, *Das älteste Evangelium*, Göttingen 1903, p. 185. — J. Klausner, *Jésus de Nazareth* (trad. fr.) Paris 1933, p. 394, qualifie l'épisode de « fait miraculeux en apparence »

tant leurs genres littéraires, il peut examiner s'il existe ou non une relation de dépendance entre le récit de l'Evangile et ses parallèles mythologiques.

Les textes versés au débat ne sont pas nombreux. Voici les plus significatifs. Dans le folklore grec, l'apaisement de la tempête est un droit de la divinité ; cet imperium cosmique est parfois communiqué à des êtres privilégiés, soit de façon transitoire, soit en réponse à la prière ou à quelque acte magique. La *légende veut magnifier l'empereur dans son intervention sur les flots déchaînés* : elle le glorifie comme un être divin. Selon l'auteur du II[e] Livre des Maccabées, Antiochus Epiphane « croyait, dans sa jactance surhumaine, commander aux flots de la mer » (*2 M* 9, 8).

Chez les Juifs, on rencontre des traditions semblables, quoique d'un contenu religieux différent. Aux prises avec la tempête menaçante, Rabbi Gamaliel (entre 90 et 130 ap. J.-C.) s'écrie : « Il me semble que cela m'arrive seulement à cause de Rabbi Eliézer b. Hyrcan [qu'il avait exilé]. » Il se dressa et dit : « Seigneur du monde, il est manifeste et bien connu de toi que, si j'ai fait cela, ce n'est pas à mon honneur ni à celui de ma maison, mais pour ton honneur, afin que les divisions en Israël n'augmentent pas. » Alors la tempête s'apaisa[4].

Rabbi Tanchuma (vers l'an 380) racontait : Un enfant voyageait sur un navire païen. Comme une tempête menaçait le navire, les païens invoquèrent leurs dieux ; puis, quand cette démarche se révéla vaine, ils exigèrent que le petit Juif invoquât son Dieu. Or, sur la prière de l'enfant, la tempête cessa et les païens furent remplis d'admiration[5].

Paul avait déployé un semblable pouvoir sur les éléments. Surpris par la tempête avec deux cent soixante-quinze personnes à bord, lors du voyage qui le conduit prisonnier vers Rome, il garde sa foi en Celui dont le dessein est qu'il aille en la capitale de l'Empire : le bateau échoue sans dommage de personnes sur l'île de Malte (*Ac* 27, 8-44).

Enfin, dans le livret de Jonas, la tempête s'élève tandis que le prophète dort tranquillement ; elle s'apaise quand il est jeté à la mer. Nous reviendrons sur ce récit dans la II[e] partie.

Confrontons brièvement ces données avec notre épisode. Peut-on parler de dépendance littéraire, ou du moins de folklore commun ? Contre cette explication, la méthode comparative peut faire valoir deux objections ; ou bien une profonde différence dans l'intention propre aux récits, ou bien la résistance du texte évangélique qui ne se laisse pas intégralement réduire à la légende dont on le dit dépendant : il lui manque un des éléments essentiels.

Dans les récits hellénistiques, c'est la divinisation de l'empereur que le fait merveilleux met en vedette ; ici, il aboutit à une question sur l'identité de Jésus, il interpelle la foi des disciples. Dans l'histoire de Gamaliel et dans celle de Jonas, la tempête a une fonction morale : elle est le signe éclatant de l'injustice supposée du premier, de la désobéissance du second ; elle s'apaise dès que cesse ce rôle révé-

4. Talmud de Babylone, *Baba Mezi'a*, 59b, éd. Epstein, trad. H. Freedman, Londres 1935, p. 354.
5. Talmud de Jérusalem, *Berakôt*, 9, 13b, 22 dans Billerbeck, I, 452.

lateur. Dans les récits de l'enfant juif et de Paul, c'est la prière et le sang-froid qui évitent le naufrage. Hors le cas de Paul, aucune similitude de situation : dans les récits évangéliques, la force qui dompte les éléments n'est pas la puissance divine répondant à une prière de Jésus, mais la propre puissance de Jésus, suscitée par la peur des disciples. La tendance apologétique qui veut amener les païens à reconnaître la supériorité du Dieu juif se retrouve probablement chez Matthieu ; mais elle développe tout au plus un thème secondaire postérieur qui ne touche pas à la substance du récit.

Il devient au moins probable que notre texte évangélique n'a pu être décalqué sur ces patrons plus ou moins légendaires. L'analyse littéraire des trois récits terminée, nous exploiterons la valeur positive des rapprochements bibliques, en proposant une esquisse de l'histoire de la tradition.

ANALYSE LITTERAIRE

Cette première lecture se propose de remonter, à travers les récits actuels, à la tradition originelle. Elle ne se place pas d'abord dans leurs perspectives propres pour découvrir la plénitude de sens qu'ils ont donnée au fait ; elle les interroge plutôt malgré ces perspectives, pour mieux retrouver les couches les plus anciennes de la tradition. Aussi commence-t-elle par le deuxième évangile : en effet, Marc se montre habituellement plus naïf, si l'on ose dire, que les deux autres dans l'utilisation de ses sources ; non pas qu'il soit moins « théologien », mais il laisse davantage transparaître les matériaux dont il dispose.

Le récit selon saint Marc

Marc rapporte l'épisode à la suite de la journée des paraboles (*Mc* 4, 1-34). Le même soir, Jésus s'embarque avec ses disciples pour aller de l'autre côté du lac de Tibériade ; une tempête soudaine s'élève, qu'il apaise d'un mot ; parvenu sur le territoire des Gérasséniens, il exorcise un possédé (5, 1-20), puis revient en barque à Capharnaüm ; là, il guérit une femme affligée d'un flux de sang et ressuscite la fille de Jaïre, le chef de la synagogue (5, 21-43). Ce contexte global ne manque pas d'influer sur l'interprétation que Marc donne de notre épisode. Mais à qui attribuer cette influence ? A Marc ? Ou à la tradition qu'il a reprise ?

Le contexte antérieur. A première vue, il existe un lien chronologique étroit entre notre épisode et le chapitre des paraboles. Jésus enseigne « au bord de la mer, et une foule très nombreuse s'assemble

auprès de lui, si bien qu'il monte dans une barque et s'y assied, en mer ; et toute la foule était à terre, le long de la mer » (4, 1). Quand vient la fin de cette journée de prédication, « ce même jour, le soir venu, il leur dit : Passons sur l'autre rive. Et ayant laissé la foule, ils l'emmenèrent, comme il était, dans la barque. Et d'autres barques étaient avec lui » (4, 35-36). Ces précisions chronologiques ajoutent à la vraisemblance et au naturel du récit. C'est « le soir venu » ; si Jésus s'endort malgré les éléments déchaînés, c'est qu'il est vaincu par la fatigue d'une journée harassante de prédication à un public immense ; si d'autres barques viennent avec lui, c'est que la sienne, où il est emmené « comme ça », est trop petite pour transporter tous les disciples.

Ce lien chronologique, si naturel qu'il soit, est-il antérieur ou non à l'évangéliste ? Plusieurs indices invitent à l'attribuer à Marc. Il a dû rattacher notre épisode à la section précédente par une suture chronologique (« ce même jour, le soir venu »), en même temps qu'il encadrait les paraboles entre un sommaire (4, 1-2) et une première conclusion (4, 34) : dans ce cas, les versets 1-2. 34. 35 seraient du même tissu biographique. Marc n'est-il pas le seul à situer l'épisode de la tempête apaisée au soir de la journée ? Luc l'accroche aussi par une suture plus lâche au groupement des paraboles qui, chez lui, n'a plus la même unité de temps ni le même cadre spatial : c'est « un jour » et « en route » que Jésus donne cet enseignement aux foules ; l'incident de la parenté qui cherche Jésus suppose le prédicateur rentré à la maison (*Lc* 8, 20). Quant à Matthieu, il ignore une telle séquence : l'épisode de la tempête suit la collection des trois miracles à laquelle appartient la guérison de la belle-mère de Pierre. Nous pouvons donc conclure avec confiance : le lien entre « Journée des paraboles » et miracle de la tempête apaisée est probablement de Marc ; au niveau de la tradition antérieure, l'enseignement parabolique ne projette pas sur notre épisode une lumière essentielle.

Le contexte postérieur semble moins solide encore. La rencontre avec le possédé de Gérasa aurait-elle eu lieu dans la nuit noire ? A moins que, pour franchir la dizaine de kilomètres qui sépare les deux rives, les navigateurs aient ramé toute la nuit, s'adonnant peut-être à la pêche, abordant enfin de l'autre côté au petit jour. Un tel déroulement des faits n'est pas impossible. Mais, littérairement, la séquence des deux récits offre quelques difficultés. L'exorcisme du possédé de Gérasa présente un genre aberrant dans la tradition évangélique ; le contexte immédiat n'est pas moins surprenant : pourquoi les disciples disparaissent-ils, alors que, dans les récits qui précèdent et qui suivent, ils occupent une place de choix ?

Du fait qu'elle soulève un doute sur la valeur chronologique de la séquence des épisodes, cette double difficulté favorise l'hypothèse

d'un groupement théologique. En effet, celui-ci se retrouve chez Matthieu qui pourtant est indépendant de Mc/Lc. La jonction des deux récits a dû être opérée au niveau de la tradition présynoptique, orientant ainsi l'intelligence théologique du passage.

Le texte est un bon exemple des qualités littéraires de Marc « narrateur ». L'art du conteur est non seulement vivant et visuel ; il joue également avec habileté de la ressource du contraste et du rythme, pour augmenter l'intensité dramatique de cet incident, fréquent et toujours actuel parmi la population riveraine.

Ce petit drame comprend trois scènes, chacune construite sur un contraste jusqu'au dénouement heureux qui résout la tension croissante. La première oppose, au pathétique de la barque submergée par les vagues et faisant eau, le gros plan du sommeil tranquille de Jésus, à la poupe du bateau (37-38a).

La deuxième met en relief, par l'affolement de ces pêcheurs de métier qui secouent Jésus pour le ramener au tragique de la situation, la majesté souveraine du Maître, dressé face au vent et aux vagues et leur commandant avec autorité, puis le calme subit du lac déchaîné (38b-39).

L'intérêt se concentre enfin sur les personnages eux-mêmes et sur leurs réactions : les disciples expriment leur effroi devant une telle manifestation de puissance cosmique (41).

Inutile d'insister sur le caractère naturel et sur les qualités visuelles de la narration. On sait combien sont redoutables les brusques tempêtes de ce lac, sorte d'entonnoir encaissé sur trois côtés entre des parois escarpées. Les pêcheurs d'aujourd'hui, malgré les progrès de leur équipement, hésitent encore à prendre le large quand le vent est menaçant. On sait aussi qu'à la poupe des barques de pêcheurs, le timonier dispose ordinairement d'un coussin. Si les disciples réveillent Jésus qui dort, ce n'est point par respect exagéré, bien au contraire ! C'est moins avec l'intention du miracle à solliciter que par besoin instinctif, dans leur désarroi, de le mêler à leur anxiété. Le petit drame culmine enfin sur le déploiement majestueux, royal, de la parole qui impose silence au vent et aux vagues.

Quant à la question qui jaillit de l'effroi sacré des témoins, elle ne détonne pas dans ce contexte ; elle manifeste le progrès que les disciples font dans leur connaissance de Jésus, en découvrant en lui le jaillissement surprenant d'une puissance proprement cosmique, même s'ils ne vont pas encore au-delà d'une interrogation qui s'éveille : Qui est-il donc ?

En fait, pour mieux souligner l'intensité dramatique et le naturel de la narration, notre analyse a omis volontairement le reproche que Jésus adresse au v. 40 à ses disciples affolés. En justifiant cette omission, nous découvrirons l'*orientation théologique* du récit.

Il suffit pour cela de confronter notre épisode avec un récit construit sur un schème identique, quoique de contenu différent. Le tableau suivant dégage la forme littéraire « récit de miracle » qui est commune au miracle de la tempête apaisée et à l'exorcisme du possédé de Capharnaüm.

Mc 1	Mc 4
LE MALADE EST PRÉSENTÉ	LA TEMPÊTE EST DÉCRITE
[23] Justement il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur, qui se mit à vociférer.	[37] Il se produit un grand tourbillon de vent. Et les vagues se jetaient sur la barque, de sorte que la barque s'emplissait.
LE POSSÉDÉ INTERPELLE JÉSUS	LES DISCIPLES RÉVEILLENT JÉSUS
[24] Que nous veux-tu, Jésus le Nazarénien ? Es-tu venu pour nous *per*dre ? Je sais que tu es le Saint de Dieu.	[38b] Et ils l'éveillent et ils lui disent : Maître, cela ne te fait rien que nous *pé*rissions !
JÉSUS COMMANDE AU DÉMON	JÉSUS COMMANDE À LA TEMPÊTE
[25] *Et* Jésus le *menaça*, *di*sant : *Tais-toi* et sors de lui !	[39a] *Et*, s'étant réveillé, il *menaça*... et *dit* : Silence ! *Tais-toi !*
L'EFFET : GUÉRISON DU POSSÉDÉ	... APAISEMENT DE LA TEMPÊTE
[26] Et l'esprit impur, le secouant violemment, sortit de l'homme en poussant un grand cri.	[39b] Et le vent tomba. Et il se fit un grand calme.
L'EFFROI SAISIT TOUS LES TÉMOINS	... LES DISCIPLES
[27] Et tous furent hors d'eux-mêmes de sorte qu'ils se demandaient les uns aux autres, *di*sant : *Qu'est*-ce que cela ? *Même* aux esprits impurs il commande et ils *lui obéissent !*	[41] Et ils furent saisis d'une grande crainte. Et ils se *di*saient entre eux : *Qui est*-il celui-là, que *même* le vent et la mer *lui obéissent !*

Aucune place dans ce tableau pour le verset 40. N'aurait-il pas été surajouté à un canevas préexistant, en vue d'une leçon dépassant la visée qui sous-tend habituellement la forme « récit de miracle » (émerveillement des témoins devant la puissance de Dieu qui vient de se manifester) ? Non seulement l'évangéliste Marc n'est pas un pur conteur, mais il situe délibérément sa narration dans une perspective catéchétique.

Les témoins de cet exorcisme cosmique ne sont plus les foules rassemblées autour du nouveau prophète-thaumaturge ; les barques menacées de naufrage transportent seulement des disciples. Or, face au danger, face au sommeil du Maître, les disciples ont réagi par la peur. L'apostrophe de Jésus au v. 40 souligne ce manque de confiance.

Le récit de Marc peut donc être examiné de deux manières : comme un « récit de miracle », et comme un enseignement catéchétique

ou, plus exactement, comme un récit de miracle à pointe catéchétique. Faut-il en conclure aussitôt qu'il a existé d'abord, à un stade premier de la tradition, sans le v. 40 ? Cette conjecture n'est pas nécessaire. Mais pour induire l'orientation théologique de l'épisode, on peut considérer successivement la recension selon chacune de ces intentions.

Le récit de miracle : 4, 37-39. 41. Comme pour la guérison du possédé de Capharnaüm, il aboutit à une question posée par les témoins sur l'identité de l'homme qui a un tel pouvoir sur les démons ou sur les éléments déchaînés :

Qu'est-ce que cela ? Qui est-il celui-là ?

Dans l'épisode de la tempête apaisée, l'art du conteur consiste précisément à donner plus de relief à la grandeur du geste de Jésus par le jeu des contrastes qui opposent :

l'agitation du vent et des vagues	— le calme de Jésus qui dort
l'affolement des disciples	— la maîtrise sereine de Jésus
la grande saute de vent	— le grand calme
Jésus qui dort	— la parole impérieuse au vent et aux vagues.

De nombreux récits de miracles, telle la guérison du paralytique, culminent sur la louange de Dieu : « Ils étaient hors d'eux-mêmes et glorifiaient Dieu, disant : Nous n'avons rien vu de semblable » (*Mc* 2, 12). Ici, la majesté divine n'est pas seulement manifestée par le geste de l'homme qui a reçu de Dieu un pouvoir merveilleux, elle transparaît d'une manière neuve et exceptionnelle à travers le geste même de Jésus, qui est un geste divin : selon la conviction biblique que nous exposerons plus loin, Dieu seul peut commander à la mer, à cette puissance infernale que Jésus « exorcise ».

Si Jésus agit comme Dieu même, comment donc les disciples ne proclament-ils pas sa divinité ? Une telle interrogation méconnaît le milieu de l'époque : l'adoration d'un homme est inconcevable pour des Israélites. Or il est remarquable que ce récit ne culmine pas davantage sur la louange de Dieu, mais laisse le regard fixé sur Jésus. Pris entre deux affirmations qu'ils ne peuvent formuler sans être infidèles ou à leur foi monothéiste ou à l'évidence qui s'impose à eux, les témoins laissent du fond de leur cœur jaillir la question : « Quel est donc cet homme ? »

Le récit catéchétique : 4, 37-41. L'apostrophe de Jésus aux disciples du v. 40 manifeste chez lui une visée d'initiation : à partir de l'admiration sacrée que provoque le déploiement de sa maîtrise sur les éléments, il entend éduquer les disciples qui, malgré les mer-

veilles déjà constatées, n'arrivent pas à croire. En soulignant l'inintelligence des disciples face à Jésus de Nazareth, Marc confère une portée supplémentaire au miracle qui ne suscite pas seulement une question sur l'identité du thaumaturge, mais donne occasion à Jésus de faire un reproche aux disciples.

Jésus leur fait grief d'avoir manqué de confiance : « Pourquoi êtes-vous peureux (*deiloi*) ? N'avez-vous pas encore la foi ? » Le terme *deiloi* est très fort ; il exprime un violent désarroi. Il est repris en *2 Tm* 1, 7 : à l'attitude de l'homme qui, face au péril, réagit comme si Dieu n'existait pas, Paul oppose l'Esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi. Selon *Jn* 14, 27, au cours du dernier repas, Jésus adjure les siens, angoissés par le proche départ de leur Maître, de ne pas laisser leur cœur « se troubler » et il leur fait le don de sa paix. Délivré de cette angoisse, l'homme entre par-delà le « souci » dans le calme profond que demande Jésus (*Mt* 6, 20-33). Paul témoigne d'une semblable assurance au sein de la tempête qui secoue le navire l'emportant vers Rome (*Ac* 27, 23-25).

Dans la bourrasque, les disciples, eux, ont manqué de cette confiance en Dieu, dont le sommeil tranquille du Maître était le symbole visible. Jésus a gardé la sécurité confiante que donne à l'homme pieux de l'Ancien Testament la foi en un Dieu qui veille sur ses enfants aux prises avec les pires dangers. En reprochant aux disciples leur angoisse, l'apostrophe explicite la leçon du miracle.

Jésus les accuse surtout de manquer de confiance en sa propre personne : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi ! » (*Jn* 14, 1). Pour exiger ainsi de ses familiers une confiance absolue en toute situation, même s'il dort, ne leur a-t-il pas donné assez de preuves de son autorité absolument nouvelle ? Il est ici pour eux plus que le témoin sans défaillance de l'abandon biblique ; il se montre capable de dompter, comme Dieu, et le vent et le monstre marin.

En dressant, face au désarroi de ces hommes pourtant croyants et aguerris par leur métier, le geste souverain de Jésus, la narration confère au récit de miracle un sens qui lui ajoute une dimension symbolique. Le sommeil du Maître n'est plus seulement la conséquence normale de la fatigue due à une journée harassante ; il signifie de façon exemplaire la confiance que l'homme doit avoir en Dieu ; il révèle une qualité unique de cette confiance, telle qu'elle est vécue seulement par le Fils de Dieu à l'égard de son Père ; autant que par son apostrophe véhémente, Jésus en dormant invite les disciples apeurés à découvrir, à travers son silence ou son absence apparente, la présence de Celui qui peut tout.

Ce serait donc affaiblir nettement la portée de la recension de **Marc, telle qu'elle nous est parvenue, que de la lire comme un pur**

« récit de miracle », même si l'on signale que, par sa pointe christologique, il permet une approche concrète du mystère de Jésus. A moins de l'éliminer d'une manière arbitraire, le reproche adressé par Jésus au v. 40 transforme la structure littéraire « récit de miracle » en une « leçon catéchétique ». Dès les origines sans doute, l'épisode a été raconté à la fois comme manifestation christologique qui pose aux témoins la question de l'identité de Jésus, et comme pédagogie active et vivante de leur foi.

Le récit selon saint Luc

Par rapport au récit de Marc les variantes de Luc semblent, à une première lecture, assez minimes.

Le contexte est identique à celui de Marc : même lien entre le récit de la tempête apaisée et la guérison du possédé de Gérasa. Par contre, si notre épisode est toujours placé à la suite des paraboles, Luc couronne celles-ci par la démarche de la parenté de Jésus et la leçon que l'incident suscite de la part du Maître (*Lc* 8, 19-21). Il en résulte un relâchement de l'unité chronologique de la « Journée des paraboles » ; le cadre spatial s'estompe également : les paraboles ne sont pas prononcées au bord du lac (8, 4) et l'intervention de la famille du Seigneur suggère que Jésus est dans la maison. L'épisode de la tempête apaisée n'a donc pas lieu « au soir » de la journée de prédication, mais « un certain jour ». Cette réserve à l'endroit de toute chronologie précise modifie le sens de certains détails du drame ; ainsi le sommeil de Jésus ne s'explique pas simplement comme une compensation naturelle à la fatigue de la journée précédente : il prend valeur par lui-même.

La tendance de Luc à émousser le tranchant des paroles trop vives l'amène à corriger dans son *texte* les notations assez rudes que retient Marc. Sans doute les disciples réveillent-ils leur Maître endormi, mais avec quel respect ! Ils « s'approchent » de Jésus ; leur appel, tout en insistant à deux reprises, reste déférent : « Maître, Maître, nous périssons ! » (8, 24). Luc a également adouci le reproche que Jésus adresse à ses disciples affolés : il élimine le trait d'angoisse pour aller droit à la leçon théologique sur la foi. Enfin, il accentue le caractère sacré de la frayeur des témoins, qui se transforme en émerveillement (8, 25).

L'énumération de ces différences ne révèle pas encore l'intention propre à Luc. En outre, sa description est centrée moins sur l'événement que sur les disciples : ils « gagnent le large », « ils naviguent », « ils font eau », ils « sont en danger ». Mieux que Marc, Luc les montre unis à Jésus dans cette traversée qui, devenue brusquement

périlleuse, leur donne l'occasion de faire l'épreuve de leur foi en lui et de découvrir qu'avec lui aucun motif de crainte n'est valable. Toutefois il garde, lui aussi, l'orientation première du récit qui pointe encore, comme chez Marc, sur la stupéfaction des disciples devant la « merveille ».

Le récit selon saint Matthieu

L'orientation catéchétique que dénote la tradition marcienne est accentuée chez Matthieu au point de faire disparaître la structure littéraire du récit de miracle.

Le contexte est hautement significatif. Seul subsiste le lien de notre récit avec l'incursion en territoire païen ; encore ce deuxième épisode présente-t-il des variantes notables, qui suggèrent l'indépendance de Matthieu par rapport à Marc et qui, par contre-coup, confèrent plus de valeur au lien présynoptique des deux épisodes.

Le contexte antérieur est entièrement différent : selon l'économie propre au premier évangile, ce n'est pas le discours en paraboles (*Mt* 13, 1-54), mais le discours sur la montagne (5 — 7) qui précède l'épisode. Le récit de la tempête apaisée est inséré dans la collection de miracles par lesquels Jésus, après s'être montré tout-puissant en paroles, apparaît tout-puissant en œuvres (8, 1 — 9, 34).

A la différence du premier groupement de trois miracles (8, 1-17), le deuxième n'évoque pas seulement des miracles mais aussi des appels à suivre Jésus. Il semble composé en vue d'illustrer le thème : « suivre Jésus[6] ». Encadrés par des récits d'appels et de vocations, traversés en leur narration par cette visée catéchétique, les miracles ne sont plus seulement les signes éclatants de la Rédemption que Jésus opère en guérissant ; ils sont les actes d'un homme dont la Parole a autorité sur les cœurs qui se donnent à lui, comme sur les puissances infernales qui lui obéissent. Cette Parole dresse, face aux libertés qui s'offrent, des exigences radicales (8, 18-22) ; elle dompte les éléments déchaînés (8, 23-27), exorcise les possédés (8, 28-34), remet les péchés et délie le corps des paralysés (9, 1-8) ; elle arrache le publicain à son bureau de péage (9, 9).

De cette orientation catéchétique que le contexte donne au récit, un indice sûr se reconnaît au fait que Matthieu a imbriqué entre les deux premiers versets des épisodes de vocation.

Au moment où Jésus va s'embarquer, un scribe survient, disposé à suivre Jésus partout où il ira ; un autre « d'entre les disciples » demande un petit délai avant de partir. La comparaison avec Luc

6. Sur l'appel à suivre Jésus : R. SCHNACKENBURG, *Le Message moral du Nouveau Testament* (trad. fr.), Le Puy 1963, p. 43-52. — Etude exégétique par A. SCHULZ, *Nachfolgen und nachahmen*, Munich 1962, p. 105-108.

est significative. Chez celui-ci (*Lc* 9, 57-60), Jésus appelle un seul des trois candidats à la vie apostolique. Chez Matthieu, ce sont les deux qui, en proposant eux-mêmes de le suivre, semblent vouloir répondre au « commandement » que Jésus vient d'adresser à ses disciples de « passer de l'autre côté » (*Mt* 8, 18). La difficulté à « suivre » le Maître partout où il va, et immédiatement, comme le souhaite le premier candidat, est soulignée par le refus qu'oppose Jésus à la demande du second : enterrer d'abord son père.

Les deux interlocuteurs de Jésus sont-ils déjà des disciples ou non ? Le premier donne à Jésus le titre de « Maître » qui, chez Matthieu, apparaît sur les lèvres du jeune homme riche (19, 16), des scribes et des pharisiens (12, 38), ou de leurs délégués (22, 16), du Pharisien enfin qui interroge Jésus sur le premier commandement de la Loi (22, 36), jamais toutefois dans la bouche d'un disciple. Mais le second est présenté comme « l'un des disciples » et s'adresse à Jésus en l'appelant « Seigneur ». Si donc Matthieu voit dans celui-ci l'un des disciples, alors que les trois candidats de Luc ne sont pas de la suite de Jésus, c'est pour mieux montrer que leur démarche répond, non au lâcher-tout de la vocation initiale comme l'appel de Lévi (9, 9), mais à une exigence de perfection inhérente à la condition de disciple. C'est une reprise et un approfondissement du premier appel, selon une pédagogie qui s'exerce d'après les occasions de son existence, comme la traversée de la « mer » pour aller en territoire païen.

L'intention catéchétique transparaît aussi à travers le vocabulaire lui-même, pour donner aux deux épisodes groupés délibérément par Matthieu une unité littéraire significative ; des mots agrafes relient les deux textes au thème général de la section : « s'en aller », « disciples », « suivre » [7].

Il devient ainsi évident que Matthieu, dans le premier épisode des candidats, vise des disciples appartenant déjà à la communauté de Jésus, puis montre, dans l'assaut de la mer déchaînée contre la barque, l'occasion pour eux d'approfondir leur engagement premier. Face aux éléments démontés, ils découvrent que, pour devenir pleinement disciple, il faut suivre Jésus inconditionnellement, où qu'il aille, en quelque circonstance qu'il se trouve. La communauté chrétienne peut lire en filigrane son propre destin : c'est elle qui est invitée à suivre Jésus de plus près, sans peur.

Préoccupé d'instruire sa communauté, Matthieu a donc réécrit *le texte* de la tradition : il centre son objectif, non sur l'ensemble de la situation (*Mc*) ni sur les disciples en difficulté (*Lc*), mais sur

7. « S'en aller » (*aperchesthai* : 8, 18. 19 ; *apelthein* : 8, 21), « disciples » (8, 21. 23), « suivre » (8, 22. 23).

le bateau regardé du dehors comme un tout. C'est la barque qui est recouverte par les vagues (8, 24), cette barque où Jésus est monté le premier et où l'ont suivi les disciples (8, 23). En finale, ce ne sont plus « les disciples » mais « les hommes » qui s'émerveillent (8, 27). Or cette expression, sans valeur en un autre contexte[8], est une catégorie théologique chez Matthieu : elle désigne habituellement dans le premier évangile les non-croyants, ceux qui sont loin de Dieu (5, 13 ; 10, 17. 32. 33), ceux qui ont besoin de la Bonne Nouvelle (4, 19 ; 5, 16. 19 ; 6 *passim*), ceux qui parlent de Jésus comme du dehors (16, 13) ou même ceux qui ne comprennent rien aux choses de Dieu (16, 23). Ce ne sont plus les disciples qui s'émerveillent, mais des gens de l'extérieur, de ce « monde » dont parle saint Paul et qui s'écrie devant les manifestations charismatiques de l'Eglise : « Vraiment, Dieu est parmi eux ! » (*1 Co* 14, 25). Aux disciples qui devraient connaître le Seigneur avec qui ils vivent, il est reproché la « petite foi » qui cause leur trouble, leur incrédulité plutôt qu'un manque de croyance.

Selon son habitude, Matthieu dépouille la scène de ses détails pittoresques — le coussin à la poupe, le tourbillon de vent, le déferlement des vagues par-dessus bord —, pour lui donner, en fonction de son intention catéchétique, une allure plus hiératique. Comme le cri poussé par Pierre au moment où il s'enfonce dans les eaux : (14, 30), le S.O.S. des disciples devient un appel quasi liturgique : « Sauve ! » ; il s'adresse à Jésus non comme au rabbi, mais comme au Seigneur (*Kyrie*), que confesse la foi chrétienne, c'est-à-dire à Jésus glorifié comme Seigneur et comme Dieu[9]. Ce cri jaillit enfin d'une situation à laquelle l'emploi du mot surprenant *seismos* donne une coloration eschatologique. En effet, l'usage fréquent de ce terme en des contextes apocalyptiques invite à ne pas voir dans cette tempête un simple « tremblement de mer » (cfr *Ag* 2, 6). Dans le discours eschatologique, il est l'un des signes précurseurs de la fin des temps (*Mt* 24, 7) ; en reprenant ce mot, Matthieu se montre l'héritier des récits bibliques de théophanies : le tremblement de terre accompagne les manifestations divines du Sinaï (*Ex* 19, 18 ; *1 R* 19, 11) ou l'apparition à Job (*Jb* 38, 1 ; 40, 6). Pareillement, à la mort du Sauveur et à sa résurrection, les répercussions cosmiques se prolongent dans les soldats et les gardes qui tremblent de frayeur (*Mt* 27, 51. 54 ; 28, 2. 4). Elargie par ce terme à la dimension d'un bouleversement eschatologique, la scène de la tempête apaisée prend une grandeur extraordinaire.

La distribution des scènes semble, de prime abord, identique à celle de Marc : même composition en contrastes, plus vigoureuse

8. « Ils » : selon Joüon, ceux dont il vient d'être question.
9. Cfr *Mt* 8, 2. 6. 21 ; 9, 28 ; 15, 27 ; 17, 15 ; 20, 30. 31. 33.

encore du fait de la simplification descriptive. D'abord, en jeu d'ombre et de lumière, le contraste de la tempête et du sommeil de Jésus, souligné par la dissymétrie entre une longue phrase rythmée, enveloppante comme l'assaut des vagues autour de la barque, et la notation pleine de force dans sa concision : « lui cependant dormait ». Puis, au cœur du silence et du calme des flots, le jaillissement de l'admiration des « hommes » (26b-27). Entre ces deux tableaux, voici le bref dialogue, opposant encore l'appel au secours (25) et la menace à la mer (26b). Enfin, au centre de la composition, le reproche de Jésus à l'adresse des disciples (26a). On pourrait représenter le déroulement des trois scènes par le schéma suivant :

tempête 24 — 27 émerveillement
Jésus dort — 26c calme de la mer
Sauve ! 25 — 26b menace à la mer
26a reproche aux disciples *oligopistia*

L'apostrophe de Jésus qui, dans le récit de Marc et de Luc, restait excentrique par rapport au miracle, devient le centre de la péricope, le schème organisateur de la description.

C'est donc la théologie matthéenne de l'*oligopistia*, le « peu de foi », qui commande l'intelligence de tout l'épisode. Si le terme est propre à Matthieu, il n'a pas été inventé par lui mais repris à la tradition la plus sûre ; Jésus a exigé de ses disciples l'abandon total au Père qui sait ce dont ils ont besoin : « Que si, dans les champs, Dieu revêt de la sorte l'herbe qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ! » (*Lc* 12, 28 = *Mt* 6, 30). Telle est, comme nous l'avons vu à propos de *Mc* 4, 40, l'attitude que Jésus demande aux siens : la confiance absolue dans le Seigneur. Ce que Matthieu a systématisé, c'est l'application aux disciples du reproche de Jésus. Chaque fois qu'ils sont en cause, ils manifestent leur « peu de foi ». Quand Jésus au contraire proclame : « grande est ta foi », ce n'est jamais à l'endroit des disciples ; son admiration va à l'un de ceux qui surgissent un instant sur la route du Maître, puis disparaissent aussitôt : le lépreux, le centurion, les porteurs du paralytique, l'hémorroïsse, la Cananéenne.

Que recouvre exactement, selon Matthieu, le reproche de Jésus ? La comparaison avec la théologie de Marc aide à mieux le saisir. Chez Marc, les disciples sont obtus, inintelligents, fermés, endurcis (*Mc* 6, 51 ; 8, 17. 18). Chez Matthieu, ils finissent par comprendre et par reconnaître en Jésus le Fils de Dieu. Les perspectives sont différentes. Marc décrit l'état d'esprit des disciples avant que brille la lumière de la Résurrection ; ils ne pouvaient pas comprendre :

« Vous n'avez donc pas encore la foi ! » constate Jésus (*Mc* 4, 40). Dans cette attitude prépascale des disciples, Matthieu, lui, discerne ce qui annonce la foi des chrétiens après Pâques. En suivant Jésus, ils croient déjà, mais il leur reste à vivre cette foi ; à en juger par leur comportement, leurs actes ne correspondent pas encore à ce que leur bouche confesse. Que survienne une difficulté, ils manquent de confiance. Sont-ils préoccupés par des questions de nourriture (*Mt* 16, 8), inquiets pour leur vie en danger (8, 26 ; 14, 31), impuissants à faire un exorcisme plus difficile (17, 20), ils se laissent gagner aussitôt par le souci et par la peur, comme s'ils n'avaient pas la foi. Leur comportement réel jure avec leur adhésion de principe à Jésus.

De celui qui a la foi à celui qui ne l'a pas, la distance se mesure à la saisie, réelle ou non, du mystère de Jésus ; telle est la perspective de Marc : la foi est entière, ou elle n'est pas. Pour Matthieu, la ligne de partage passe à l'intérieur du croyant ; elle va de la foi parfaite à l'incrédulité [10]. Elle ne se mesure pas à l'ouverture de l'intelligence au mystère de Jésus, quoique Matthieu ait retenu lui aussi quelques textes sur l'inintelligence des disciples ; elle se vérifie au niveau du comportement : le disciple « de peu de foi » ne vit pas selon la lumière que lui donne sa foi. Pratiquement, les deux perspectives des évangélistes finissent ainsi par se rejoindre : le croyant qui ne réagit pas selon sa foi devient incrédule et régresse au stade de l'incroyant, avec cette différence toutefois qu'il peut se ressaisir et s'accrocher, tel Pierre s'enfonçant dans les eaux, à la main de Jésus qui le sauve. Si, chez Marc, Jésus fait passer les disciples de l'incroyance à la foi pascale, Matthieu montre comment Jésus éduque une foi initiale pour la rendre pleinement vivante. Dans le contexte où Matthieu a inséré notre épisode, le « peu de foi » caractérise d'autant mieux les disciples que la narration est tout entière tournée vers leur éducation.

En absorbant dans un récit de type catéchétique la structure « récit de miracle », Matthieu a fortement centré et unifié cet épisode qui, chez Marc et Luc, reste distendu, dissymétrique. La leçon qui visait la communauté de l'évangéliste en est d'autant plus actuelle ; les hommes de tous les temps qui relisent l'histoire du temps passé sont invités à se situer dans l'itinéraire qui les engage à la suite de Jésus vers Dieu ; ils doivent résister à l'incrédulité qui peut menacer leur foi ; ayant découvert qui est Jésus, ils sont entraînés avec lui dans le mystère de la confiance absolue en Dieu.

---

10. Cfr *Vocabulaire de Théologie Biblique*, Paris 1962, art. « Incrédulité ».

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA TRADITION

Nous n'aurons achevé l'étude de notre épisode qu'après avoir tenté de reconstituer l'histoire de la tradition face à l'événement qu'elle rapporte. Notre tâche est ainsi définie : viser d'abord l'événement historique avec autant de précision que possible, puis esquisser la génétique des récits de l'événement présentés par les croyants des premières générations.

A la recherche de l'événement

L'historien doit d'abord avouer une hésitation sur l'époque précise de l'événement. Celui-ci n'est relié de façon solide qu'à l'exorcisme du démoniaque à Gérasa ; aussi doit-on demeurer sur la réserve. En dépit d'une hypothèse avancée récemment [11], l'historien n'est pas davantage autorisé à faire coïncider tempête apaisée et marche sur les eaux, c'est-à-dire à reporter la première après la multiplication des pains. D'après les contacts littéraires qu'on a relevés, on ne peut affirmer plus qu'une certaine contamination des deux récits : ainsi à propos du vent qui souffle, ou qui tombe (*Mt* 4, 39 et 6, 51). Mais peut-on parler de dépendance à propos de la frayeur qui s'empare des disciples ? Peut-on assimiler les deux contextes de miracles ? Aussi, à défaut de preuves contraignantes, il est préférable de maintenir l'un et l'autre événement à la place que leur assignent les Synoptiques.

L'analyse des recensions a dégagé deux formes primitives. L'une, soucieuse d'éducation des disciples, montre le Seigneur qui prend occasion de l'événement pour élever leur foi et leur confiance, soit en Dieu, soit en lui-même. Appelons-la tendance catéchétique. L'autre forme, apparentée au récit de miracle, concentre l'attention sur Celui qui est capable de maîtriser le vent et la mer : tendance christologique. Par-delà ces tendances, l'événement peut être visé de deux manières différentes : l'une directe, l'autre indirecte.

A partir des recensions qui se sont montrées sobres et sans lyrisme, plus spécialement à partir de Marc qui décrit l'épisode *du point de vue d'un témoin,* l'historien peut dégager le dessin de l'événement, tel qu'il a pu être vécu par Jésus et ses disciples au cours d'une traversée du lac.

De la barque où il dormait tranquillement, Jésus apaise la tempête qui s'était brusquement élevée sur le lac de Tibériade. Cette manière

11. V. Taylor, *The Gospel according to St. Mark,* Londres 1952, p. 628-636 et 272-273 ; 326-327. — A. Nisin, *Histoire de Jésus,* Paris 1961, p. 240-241 ; 273-276.

de rapporter le fait laisse la possibilité de l'attribuer au hasard, et donc de se refuser à voir en Jésus plus qu'un homme ordinaire. Jésus ne l'a-t-il pas voulu ainsi lui-même ? Cette discrétion apparaît évidente : elle est confirmée par le contexte global de l'Evangile tel qu'historiquement on peut le reconstituer. Jésus a toujours refusé le merveilleux spectaculaire ; il s'est dérobé aux pressions qui voulaient obtenir de lui « un signe du ciel » (*Mc* 8, 11-12 ; *Mt* 16, 1-4) ; une preuve irrécusable de sa divinité aurait détruit la foi, en contraignant l'incrédule ou l'indécis à donner à Jésus une adhésion qu'il entendait recevoir de la seule liberté.

Peut-on préciser davantage le déroulement de l'épisode ? Jésus a-t-il réprimandé ses disciples sur le moment ? Avant ou après avoir apaisé la tempête ? A-t-il utilisé telle formulation plutôt que telle autre ? Les disciples ont-ils abordé Jésus avec les mots mêmes que reproduit Marc ? Il n'est pas également facile de répondre à toutes ces questions. Dans le cas de l'intervention des disciples affolés, l'historien préférera la formulation de Marc à celle de Matthieu, d'un tour plus solennel.

Pourquoi Jésus traverse-t-il le lac ? Serait-ce qu'il n'a pas obtenu des auditeurs de son message l'audience qu'il escomptait ? Quel message venait-il de proposer : celui des paraboles ou celui du sermon sur la montagne ? Etait-ce la fatigue qui le poussait à rechercher un endroit solitaire ? Ou plutôt le désir d'aller porter la Bonne Nouvelle au loin, chez les païens ? Ces hypothèses renferment toutes une part de vraisemblance ; on ne peut les justifier à l'exclusion des autres qu'en faisant appel à la contexture générale de la vie de Jésus, ce qui nous entraînerait trop avant.

Quant aux détails qu'aime et recherche la piété, l'historien incline à ne porter aucun jugement sur leur réalité historique. Certes Jésus dormait, et probablement sur le coussin de la poupe ; était-ce celui du timonier ? La barque de Jésus était-elle suivie d'autres barques ? Il n'importe guère à l'historien de trancher ces questions de détail ; pour l'essentiel, il peut fonder solidement la reconstitution probable de l'histoire de la tradition.

Mais il doit d'abord se souvenir que, du point de vue littéraire comme du point de vue historique, le résultat obtenu demeure affecté d'un fort indice de probabilité, du moins tant que ses conclusions ne sont pas étayées par les données du « milieu de vie ».

Ce n'est qu'avec prudence, en effet, qu'il peut fonder sur l'argument du « bien vu » la valeur historique d'un témoignage oculaire ; l'imagination des conteurs est très fertile en Orient, et le genre biblique des *midrashim* — tels les Livres de Tobie ou de Judith — est soucieux de moralité plus que d'histoire. Cet argument vaut sans doute, **mais seulement lorsque, le texte étant situé dans le milieu de vie qui**

lui a donné naissance, on a pu apprécier le degré de confiance historique que méritent les auteurs. En le confrontant avec les expressions analogues qu'a élaborées la foi, l'historien complète son enquête sur la qualité du témoignage sous-jacent aux récits.

L'étude du milieu de vie ne lui est pas moins nécessaire pour qu'un positivisme de mauvais aloi ne vienne pas subrepticement ruiner les résultats de son travail. Au contact des croyants de l'Eglise naissante, il mesure l'écart entre sa propre reconstitution de l'événement passé et les présentations qu'ils en ont proposées ; il ne se croit donc pas autorisé à prétendre que le produit de sa recherche puisse récapituler la signification de l'événement ou même exprimer sa réalité. Il comprend enfin que la manière dont l'événement fut présenté, non seulement constitue un fait historique relevant de son enquête, mais aussi importe grandement à l'intelligence plénière d'un fait qui, de par sa nature, est indissociable de sa signification théologique.

En raison de la foi pascale qui les animait, les narrateurs ont été guidés par des soucis d'ordre dogmatique, catéchétique, pastoral. Différentes « pointes » ont été décelées au cours de l'analyse littéraire précédente. Avant de mesurer quel effet eut la croyance au Christ sur la présentation de l'événement, il importe d'apprécier le genre littéraire du récit. La foi de l'Eglise naissante n'est pas un pur produit de l'événement pascal, elle s'enracine dans une mentalité biblique, dont nous allons préciser l'influence sur notre récit.

La mentalité biblique, en effet, se fait sentir dans la rédaction de l'épisode. Au début de notre Etude, nous avons vu que les recensions ne se laissent pas réduire à une légende mythique, mais des problèmes demeuraient sans solution. Les récits ne reprennent-ils pas simplement quelque « forme » biblique : évocation lyrique d'une supplication ou d'une action de grâces, narration historique du livret de Jonas ? Ou faut-il seulement reconnaître que les narrateurs de la tradition évangélique n'ont pu, dans leur formulation, s'abstraire de leur culture biblique ? Loin de conclure à l'« invention » de nos trois récits à partir de textes analogues, une rapide comparaison accuse, au contraire, leurs caractères spécifiques.

L'analyse littéraire nous a fait constater que les trois recensions transposent les thèmes bibliques de la maîtrise des eaux par Dieu seul et de la confiance du croyant aux prises avec les eaux de la tempête ou de la mort. Les allusions à la victoire de Yahweh sur le monstre marin aux origines de la Création ou lors d'événements décisifs de l'Exode (passage de la Mer Rouge ou du Jourdain) ne manquent pas dans les psaumes [12]. Pour les Hébreux, qui n'avaient guère le

12. *Ps* 104 ; 77, 17-21. Cfr *Vocabulaire de Théologie Biblique*, Paris 1962, art.

pied marin, la mer reste un monde hostile, difficile à dompter. Malgré les clauses de l'Alliance avec Noé (*Gn* 8-9), Yahweh, maître souverain des eaux, peut toujours engloutir sous leur déferlement, symbole de la mort, les ennemis de son peuple et son peuple lui-même, s'il est infidèle. Marins et voyageurs ont-ils essuyé une grosse tempête, les rescapés montent ensuite au Temple rendre grâce au Seigneur qui, seul, a pu les arracher à l'engloutissement par les eaux dont Il avait lui-même provoqué l'assaut :

> Descendus en mer sur des navires,
> ils faisaient négoce parmi les grandes eaux.
> ... Il dit et fit se lever un vent de bourrasque
> et il souleva les flots...
> ... Et ils criaient vers Yahweh dans la détresse,
> de leur angoisse il les a délivrés:
> Il ramena la bourrasque au silence
> et les flots se turent.
> Ils se réjouirent de les voir s'apaiser,
> Il les mena jusqu'au port de leur désir. (*Ps* 107, 23-30)

Une hymne de Qumrân accentue encore l'intensité dramatique de la situation du psalmiste :

> Moi, j'ai été comme un marin sur un bateau dans la furie des mers ;
> leurs vagues et tous leurs flots ont mugi contre moi.
> Un vent de vertige, sans pause pour reprendre le souffle,
> sans sentier pour diriger la route sur la face des eaux !
> L'abîme a mugi de mon gémissement,
> et mon âme jusqu'aux portes de la mort [13].

Qu'il s'agisse du souvenir d'un événement vécu ou de l'évocation symbolique de la mort, ces hymnes se caractérisent par un lyrisme pathétique dont les récits évangéliques de la tempête apaisée sont dépourvus ; ici, aucune incohérence dans les métaphores, pas même de métaphores. La relation est sobre ; c'est seulement à travers les termes nécessaires à la description : mer, tempête, tremblement, vent, menace... qu'apparaît le symbolisme des eaux maléfiques. Sans doute, même situation de danger extrême, face à la tempête déchaînée ; mais s'il y a intervention salutaire, elle n'est pas suscitée par le recours à la prière : les disciples ne songent guère à réciter le psaume 107 et à faire appel à Dieu, lui qui seul maîtrise les flots (*Ps* 89, 9-10), qui « menace la mer et la met à sec » (*Na* 1, 4), parce qu'il se dresse, superbe, dans les hauteurs, plus grandiose que le ressac (*Ps* 93, 4). Dans leur affolement, ils vont droit à Jésus qui dort ; le geste de Dieu, faisant taire la tempête et ramenant la mer au silence,

---

Mer, Eau. — P. REYMOND, *L'eau, sa vie et sa signification dans l'Ancien Testament*, Leyde 1958, p. 176-179.

13. *1 QH* VI, 22-24, trad. Carmignac (1961) 222-224.

se déploie sous leurs yeux dans l'attitude et la voix de Jésus qui, debout, « menace le vent ... et la mer » : « Tais-toi ! Silence ! » « Et ils s'apaisèrent... et il se fit un grand calme ». L'intervention divine passe par l'initiative souveraine de cet homme, qui ainsi se révèle plus qu'un homme. La perspective n'est plus seulement théophanique, elle devient christologique.

Elle est de même mise en relief par la comparaison avec la narration, de caractère plus historique, du livret de Jonas. Pourtant, à première vue, les rapprochements sont impressionnants et suggèrent l'hypothèse d'un contact littéraire avec les recensions synoptiques, ou peut-être avec une rédaction présynoptique. Le problème mériterait d'être examiné d'une manière exhaustive. Le lecteur en trouvera un avant-goût dans le tableau suivant.

JONAS 1	SYNOPTIQUES (*Mt* 8, *Mc* 4, *Lc* 8)
[3] il trouva *un bateau*, il *monta* dedans	il *monta* dans *une barque* (*Lc* 22)
pour *naviguer*	tandis qu'ils *naviguaient* (*Lc* 23)
[4] et il y eut une grande tempête	et il y eut un ébranlement
dans la mer, au point que le bateau	*dans la mer*, de sorte que (*Mt* 24)
était en péril	ils *étaient en péril* (*Lc* 23)
[5] ... et Jonas *dormait*	lui cependant *dormait* (*Mt* 24)
[6] Le chef *s'approche de lui* et lui dit :	S'étant *approchés de lui* (*Mt* 25 = *Lc* 24)
Lève-toi !	ils l'éveillent et lui disent : (*Mc* 38)
peut-être que Dieu nous *sauvera*	*Sauve !* (*Mt* 25)
et nous ne *périrons* pas	Nous *périssons* (*Mt Mc Lc*)
[15] et la mer apaisa sa fureur	Il se fit un grand calme (*Mt Mc Lc*)
[16] et les hommes	Et les hommes (*Mt* 27)
furent saisis d'une grande crainte,	*furent saisis d'une grande crainte* (*Mc* 41)

Ce tableau comparatif repose sans doute sur un artifice : de la narration de Jonas, il reproduit seulement les expressions apparentées qui, en fait, appartiennent à un ensemble plus développé que les trois récits synoptiques. Mais il montre qu'il y eut contact au niveau du genre littéraire : même absence de lyrisme, même composition générale, termes grecs souvent identiques. Les trois recensions évangéliques ont pu reprendre la même forme littéraire ; toutefois cette influence ne saurait fonder une preuve contre l'historicité du fait qu'elles rapportent.

Les différences ne sont pas moins frappantes que les rapprochements. Nous l'avons déjà noté au début de cette Etude : la tempête du récit prophétique signifie que les éléments répercutent, en preuve accablante, l'infidélité de Jonas à la Parole qui l'a envoyé ; elle cesse dès que le prophète lui obéit. La tempête du récit évangélique est imprévue : si elle a une portée symbolique, ce n'est pas comme signe de la colère divine, en raison du comportement des hommes qu'elle assaille, mais seulement par une référence implicite au symbolisme des eaux maléfiques ; elle cède à la Parole qui l'exorcise. Or cette

Parole jaillit de la bouche d'un homme qui commande moins au nom de Dieu qu'en vertu d'une autorité et d'une puissance personnelles. Même différence dans le rôle des deux protagonistes et des personnages du drame marin. Jonas dort d'un sommeil coupable, Jésus du sommeil paisible de l'homme dont la confiance est inébranlable ; Jonas est descendu au tréfonds de la mer en furie et, s'il parle, c'est pour supplier d'être délivré. Jésus, réveillé, se dresse, et aussitôt la tempête cède à son injonction souveraine. Enfin, « les hommes » admirent dans un cas le Dieu de Jonas, dans l'autre l'homme de Dieu.

Le récit évangélique n'a pu être inventé à partir de ces données scripturaires ; cette conclusion laisse place toutefois à l'hypothèse d'un contact littéraire probable et normal, du fait de l'imprégnation biblique des chrétiens de la première génération. Autant il semble naturel que ces textes aient pu contribuer à le « former », autant la comparaison accuse le caractère inédit et spécifique de sa pointe christologique : Jésus agit comme Dieu.

Dans notre recherche de l'événement, pouvons-nous aller plus avant et dégager de cette orientation christologique un fait brut ? Certes le caractère de « bien vu » et les indices relevés plus haut suffisent à nous empêcher de nier l'historicité foncière du fait rapporté. Mais en échappant à cette tentation rationaliste, il ne faut pas tomber dans l'illusion positiviste : c'est ce dont nous préserve *la foi pascale des narrateurs.*

De même que la tradition évangélique tout entière, l'épisode de la tempête apaisée n'a pas été rapporté comme un compte rendu de type journalistique, mais dans une perspective théologique ; on ne peut le ramener à un récit profane en émoussant sa pointe ; celle-ci n'a pas été surajoutée à un récit qui serait au préalable calqué sur une forme biblique, encore moins mythique : elle est première, originelle. En dépouiller le récit, c'est peut-être satisfaire l'instinct de l'homme moderne en quête du fait brut, c'est méconnaître les données du problème. Héritier de la tradition biblique, le disciple de Jésus ne considère pas d'abord un fait dont ensuite il chercherait le sens ; il s'intéresse seulement à des faits significatifs. L'événement oriente immédiatement le spectateur sur l'homme dont il parle, en lui posant une question ; mais comme celui qui rapporte la question connaît la réponse, on peut dire que la question est d'emblée grosse de la réponse. C'est ce rapport entre l'événement et la foi des témoins qui forme l'objet complet de la recherche historique.

Les interprétations de l'événement

Au point de départ de la tradition évangélique se trouve donc un événement réel, mais immédiatement interprété dans le milieu de

l'Eglise naissante, en fonction d'une mentalité biblique et d'une foi pascale. Nous allons esquisser l'histoire vraisemblable des présentations successives de l'événement vécu avec Jésus de Nazareth. Il suffira de rassembler dans une synthèse rapide les conclusions partielles dégagées par l'analyse littéraire des trois recensions synoptiques.

A l'origine, l'événement fut rapporté à travers un récit de miracle, centré sur l'admiration pour le thaumaturge, ou plus exactement sur le mystère de Jésus. Cette orientation christologique de la « forme » miracle lui ôte de sa pureté littéraire : dans les Evangiles en effet, le récit de miracle pointe sur la louange de Dieu, sur l'émerveillement de ses hauts faits ; s'ils sont accomplis par Jésus de Nazareth, la gloire en revient à Dieu seul. Or cette pointe vise ici le thaumaturge, dont la puissance cosmique et le comportement surprenant posent une question sur sa personne.

Très rapidement, sinon dès le début, la tradition a orienté le souvenir dans le sens de l'éducation de la foi des disciples. Ce récit de type catéchétique est représenté, avec des variations importantes, par les trois Synoptiques. Marc est plus sensible à l'inintelligence des disciples : il leur est presque impossible, avant la révélation pascale, de progresser dans la compréhension du mystère de Jésus. Chez lui la foi en Dieu, que requiert la parfaite confiance biblique, se nuance déjà de foi en Jésus. Le récit de miracle subsiste ; dans sa trame s'insère l'intention catéchétique, non sans quelque déséquilibre pour la composition.

En centrant davantage le récit sur l'Eglise, embarquée avec son Seigneur, Matthieu lui donne plus d'unité et une actualisation plus évidente. Les croyants de tous les temps peuvent facilement y reconnaître la condition itinérante de leur foi qui, menacée par l'incrédulité au moment du péril, doit alors dépasser la tentation du manque de confiance au Seigneur Jésus : l'imminence du danger ne signifie pas qu'il cesse d'être présent à son Eglise dans le temps de la traversée [14].

Les premiers groupements sous-jacents à la rédaction évangélique insèrent dans des synthèses partielles ces récits élémentaires, première étape vers la structure « biographique » qui tend à exposer le rôle de Jésus dans le dessein de Dieu. Nous ne tenons pas compte de la proximité de notre épisode avec les paraboles, car il ne doit pas remonter à une couche ancienne de la tradition.

14. L'histoire du symbolisme de la « barque de Pierre » a été admirablement rapportée par H. RAHNER, « Navicula Petri » dans *Zeitschrift für die kathol. Theologie,* 69 (1947) 1-35. — Voir aussi E. HILGERT, *The Ship and related Symbols in the N.T.,* Assen 1962.

Le lien avec la délivrance du possédé en pays païen est, par contre, très ancien. C'est la première fois que Jésus va aux païens et cette tentative se solde par un échec. L'intention missionnaire ouvre une dimension symbolique : de là, l'accent mis sur la barque qui emmène vers les Gentils la troupe des disciples unis au Maître. Ce symbolisme est accompli chez Luc et chez Matthieu, qui ne mentionnent pas d'autres barques, mais seulement celle de Jésus ; le lecteur est ainsi mieux disposé à entendre le récit de la guérison du possédé où, seul, Jésus apparaît.

Mais au cours de la traversée, les disciples sont avec leur Maître. A travers le sommeil de Jésus, à travers le thème des eaux maléfiques et du vent violent, le symbolisme de la mort menaçante évoque les conditions du salut des non-juifs : pour libérer le païen de ses chaînes, il faut passer à travers les eaux de la mort, quitte à les exorciser. A cause de cette victoire sur la mort, le païen libéré peut dire son intention de suivre Jésus.

Ce symbolisme, Matthieu l'explicite quand il met dans la bouche du possédé de Gadara l'expression : « Es-tu venu nous torturer *avant le temps ?* » (*Mt* 8, 29). La mission aux païens reste « prématurée ». En allant à eux avant le jour du jugement que sera sa résurrection, Jésus anticipe la venue du Royaume définitif. Par contre, cette première équipée chez les païens a un sens pour les disciples : elle leur donne l'occasion d'inaugurer symboliquement la tâche qu'ils devront assumer plus tard. Alors, le temps aura été accompli par l'acte eschatologique de la résurrection de Jésus. Mais pour l'heure, il est normal que Jésus ne puisse demeurer chez les païens et doive rentrer chez lui en Israël. Quant à la tempête apaisée, elle annoncerait, dans ce contexte, que Jésus un jour traversera les eaux de la mort et que l'Eglise doit, pleine de confiance, les traverser à sa suite, avec lui, comme les disciples le firent ce jour-là.

L'économie de chaque évangile est variée et projette sur notre épisode une lumière nouvelle.

Marc situe l'épisode dans un ensemble (3, 7 à 6, 6a) qui est centré sur la première initiation des disciples au moment où va se consommer la rupture entre Jésus et les siens. Avec le groupe des trois miracles (4, 35 — 5, 43), qui fait suite à la Journée des paraboles (4, 1-34), Jésus fait déboucher cette pédagogie sur la préparation à l'apostolat missionnaire ; il montre que la mission s'enracine dans son pouvoir sur les éléments, sur les démons, sur la mort et le péché ; il l'élargit déjà au territoire païen, par-delà les frontières d'Israël, du moins par une initiative et des gestes symboliques.

Dans ce grand cadre, le récit de la traversée de la mer n'est-il pas **le prélude de la première mission de Jésus aux païens ? Son inten-**

tion n'est-elle pas de montrer dans le Messie celui qui est capable de libérer le païen enchaîné, comme de maîtriser les forces cosmiques ? En protestant, les Géraséniens expriment alors le refus que les païens, malgré leur désir de venir à Jésus, symbolisé par la demande du miraculé (5, 18), opposent à Celui qui leur apporte le salut. Chaque détail de la narration marcienne de la tempête apaisée voit son sens renouvelé par cette visée missionnaire. Le sommeil du Maître, l'assaut des flots déchaînés contre la barque deviennent la répétition symbolique de la mort de Jésus. Face à la puissance de la mort, Jésus se lève. Sous les yeux des disciples apeurés, son geste préfigure la puissance du Ressuscité — celui qui se tient debout —, puissance de salut, même pour les païens soumis à l'esclavage du péché.

Le contexte total de *Luc* aide à mieux pénétrer l'intention propre à sa version de la tempête apaisée. Des détails infimes prennent alors un relief que ne laissait pas soupçonner la première lecture. Ainsi le lac est, selon le mot de Conzelmann, le lieu des manifestations privées à l'usage des disciples : aucune autre barque n'accompagne celle qui emmène Jésus et tous ses disciples. Le lac constitue aussi la frontière que Jésus doit franchir pour « gagner le large », c'est-à-dire aller aux païens ; Luc précise même qu'ils abordent dans le pays des Géraséniens, face à la Galilée (8, 28), puis que Jésus « s'en retourne » en Galilée où il est attendu (8, 37. 40). La visée missionnaire, que Marc indiquait en filigrane dans la trame d'un fait apparemment banal (l'enlèvement de Jésus par ses familiers pour l'arracher à une foule épuisante), est ainsi accentuée chez Luc. La traversée du lac, voulue pour elle-même et non pour ménager au Maître un repos nécessaire, devient plus nettement une tentative de voyage chez les non-juifs, première mission en territoire païen. Malgré son échec, cette initiative de Jésus laisse transparaître sa volonté profonde de salut universel, provisoirement limitée dans sa réalisation à l'activité en Galilée.

A mieux écouter le contexte général de *Matthieu* qui, comme chez Marc et Luc, confère à l'épisode une dimension de plus, la pédagogie de la foi-confiance ne se réalise bien que si progresse la découverte de la personne de Jésus. Tout comme les non-croyants, les croyants doivent eux aussi approfondir sans cesse le mystère de cet homme dont la vie passée leur est rapportée. Il leur suffit de réagir à leur tour, comme les contemporains de Jésus le firent, de façon typique. Les uns se posent la question essentielle : « Quel est celui-ci ? » (8, 27) ; les démons répondent : « C'est le Fils de Dieu » (8, 29) ; les païens ne veulent pas de Jésus (8, 34) ; les scribes suggèrent qu'il est Dieu puisqu'il ose remettre les péchés (9, 3) ; le publicain Matthieu

se lève pour marcher à la suite de Jésus (9, 9). Enfin les sentences sur l'appel des pécheurs (9, 13), sur la présence actuelle de l'Epoux (9, 15), sur le vin nouveau que de vieilles outres ne peuvent contenir (9, 17), égrènent, pour le lecteur appelé à les reprendre dans sa visée de Jésus, une série de titres : il est le sauveur des pécheurs, le médecin des malades, le maître dont l'appel est absolu, l'Epoux présent pour peu de temps encore, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu en personne. La catéchèse progresse, plaçant le croyant et l'incroyant devant des révélations de plus en plus nettes sur le mystère de la personne de Jésus.

Emporté par ce mouvement général, l'épisode de la tempête apaisée y insère sa leçon propre : il exhorte les disciples à demeurer confiants en Jésus, sans mesure, quoi qu'il arrive, et, comme lui, en Dieu même. S'embarquer avec Jésus dans le « navire Eglise » (Tertullien) où il commande de monter afin de passer de l'autre côté dans le territoire des païens, c'est s'offrir à l'assaut des puissances mauvaises, c'est accepter le risque de la tempête et de la mort, mais dans la certitude qu'avec Jésus, dans l'Eglise, la traversée conduit à la terre ferme. Rien n'est à craindre avec Celui qui a vaincu le monde (*Jn* 16, 33).

Lyon (Rhône) Xavier LÉON-DUFOUR, S.J.
4, Montée de Fourvière